

Patrimoine amérindien Un héritage sur parole

Pierre de Billy

Number 92, Spring 2002

L'héritage amérindien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16103ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Billy, P. (2002). Patrimoine amérindien : un héritage sur parole. *Continuité*, (92), 24–28.

Un héritage sur parole



On peut dire du patrimoine amérindien qu'il est essentiellement immatériel. Savoir faire un canot d'écorce est plus important que l'embarcation elle-même. Comprendre la nature n'est pas la mater à coups de technologies ravageuses. Par tradition, on sait bien que la connaissance a la vie plus longue que les réalisations qu'elle permet. Mais encore faut-il que l'histoire lui laisse la parole...

Les Amérindiens constatent que la transmission de l'héritage entretient la fierté et l'estime de soi. Ici, Moïse et Patrick, des Innus de Mashteuiatsh (Lac-Saint-Jean), préparent le feu du sweat lodge. Vingt-huit roches, quatre fois sept roches, qui représentent les grands-pères, sont chauffées puis apportées dans la tente.

Photo: Louise Bilodeau

par Pierre de Billy

Les Indiens d'Amérique sont à la croisée des sentiers. Dépossédés par l'histoire, ils relèvent la tête après presque quatre siècles de domination politique, d'ostracisme et de tentatives d'assimilation plus ou moins systématiques des pouvoirs politiques blancs. Depuis trois décennies, on assiste en effet, chez les dix nations amérindiennes du Québec, à un effort unanime de prise en main par les communautés de leur destinée. Dans le même temps, les Amérindiens connaissent une augmentation de population qui en fait les champions de la natalité parmi tous les groupes de nos concitoyens. Dans certaines réserves, le pourcentage de la population âgée de moins de 25 ans avoisine les 30 %. Un peu comme s'ils vivaient en même temps leur revanche des berceaux et leur révolution tranquille. L'un des aspects les plus spectaculaires de cette « revanche tranquille » est la récupération et la sauvegarde de l'héritage culturel autochtone. Ce legs riche de savoirs, de valeurs millénaires et de fierté identitaire est au cœur d'un paradoxe, car s'il est à l'origine d'un puissant vent de renouveau culturel et spirituel amérindien, il subit aussi plus que jamais la confrontation brutale avec la modernité industrielle et technique nord-américaine. « Le patrimoine culturel amérindien est radicalement différent de celui des nations d'origine européenne, dit Michel Noël, écrivain d'origine algonquine et coordonnateur aux Affaires autochtones du ministère de la Culture et des Communications du Québec. Chez les Indiens, précise-t-il, la notion de propriété individuelle est une absurdité et, traditionnellement, presque tous les objets, constructions et outils étaient faits de matière dégradable. Et, bien entendu, il n'y avait, avant l'arrivée des missionnaires, aucun document écrit. » Selon Michel Noël, les caractéristiques de base de l'héritage culturel amérindien en font un legs à la fois vulnérable et très

dynamique. Composé presque uniquement d'enseignements transmis par la tradition orale, il renaît sans cesse de génération en génération avec une extraordinaire exactitude parfois, car, pour les autochtones, la mémoire et la parole sont infiniment précieuses et certains savoirs doivent être transmis à l'intonation près. « C'est d'ailleurs pour cette raison, ajoute Michel Noël, que les anciens sont vénérés dans toutes les communautés : ils sont des encyclopédies vivantes qui peuvent nous apprendre à lire la nature, à entrer en contact avec la tradition, chez qui on peut puiser connaissance et sagesse. » Cependant, comme la conservation sur documents reste assez peu usitée, ce patrimoine culturel demeure fragile. Si les agents naturels de transmission que sont les aînés et les leaders spirituels ne trouvent pas écho chez les jeunes et qu'ils sautent une ou deux générations, ce sont des chapitres entiers d'histoire qui risquent de sombrer dans l'oubli.

« Et nous serons tous perdants si la culture amérindienne traditionnelle venait à se dissoudre, ajoute Michel Noël, car elle repose en grande partie sur cette attitude unique envers la nature dont nous pourrions nous inspirer à une époque de naufrage écologique : les autochtones possèdent encore ce sentiment de communion avec les éléments naturels et la conviction intime que ce sont les hommes qui appartiennent à la terre et non l'inverse. »

PERSISTANCE ET RÉSISTANCE

À l'instar de Michel Noël, Nicole O'Bomsawin, directrice du Musée des Abénakis, croit que la pérennité de l'héritage des Indiens d'Amérique repose sur la transmission des savoirs et la conservation de la langue. « Que certaines nations comme les Montagnais et les Atikameks aient conservé leurs habiletés linguistiques dans une proportion de 80 % à 90 % tient du miracle, dit cette femme énergique. Lorsque j'en parle avec eux, je leur dis : "J'espère que vous connaissez votre chance de pouvoir enseigner dans vos écoles la langue de vos parents ; nous, nous luttons pied à pied contre l'éradication de l'abénakis." Tous ne sont pas conscients que les nations autochtones devront tôt ou tard faire face à la menace d'extinction de leur idiome original. » Avec seulement 3 % de son peuple qui connaît encore la langue, Nicole O'Bomsawin sait de quoi elle parle. « Nous payons le prix des nombreuses



décennies de proximité avec les populations non autochtones, mais cette acculturation partielle fait de nous une nation très consciente et très active au chapitre de la préservation du patrimoine. »

Les Abénakis du Québec sont, avec une population globale d'un peu moins de 2000 âmes, les dépositaires d'une culture rare et précieuse, celle d'une des plus petites nations du monde, car leurs frères des États de la Nouvelle-Angleterre, qui n'ont pas été reconnus par le gouvernement américain, sont condamnés à une existence de peuple fantôme. « Nous sommes un vaillant petit peuple qui résiste encore et toujours, dit Nicole O'Bomsawin, et notre communauté est l'une des mieux organisées au chapitre de la diffusion de la culture. »

Le musée où œuvre Nicole O'Bomsawin, situé à Odanak, l'une des deux réserves abénakises du continent avec Wôlinak, est au centre d'une grande partie des activités culturelles de la nation. Créé en 1962, il est le plus ancien établissement muséologique amérindien du Québec. Dans son enceinte, les jeunes d'Odanak et de Wôlinak peuvent se familiariser avec leur histoire, apprendre les chants traditionnels, se réapproprier les techniques artisanales de tressage du frêne et du foin d'odeur qui firent naguère la réputation des Abénakis et pratiquer les danses que leurs ancêtres exécutaient. « Nous faisons,

Jean-Louis Fontaine, sa mère et sa sœur avec une amie et sa fille à Ishuessinakap, le troisième portage de la rivière Manicouagan, dans les années 1950. Cet Innu de la Côte-Nord a vécu la vie des nomades avec sa famille jusqu'à l'âge de 14 ans.

Photo : Paul Provencher, coll. Jean-Louis Fontaine.

précise Nicole O'Bomsawin, l'impossible pour sortir la culture abénaquise du musée. Heureusement, la danse remporte un assez beau succès chez les jeunes, à cause des défis qu'elle pose et de la dépense physique qu'elle entraîne. Pour l'apprentissage des chants, le recrutement est un peu plus ardu et ça m'inquiète parfois, dit Nicole O'Bomsawin. Déjà qu'il nous a fallu de patientes campagnes de collecte chez nos aînés pour les tirer des oubliettes.»

LE CADEAU D'ÉCORCE

Toutes les communautés amérindiennes du Québec comptent dans leurs rangs des leaders naturels qui, comme Nicole O'Bomsawin, ont choisi de se consacrer à la sauvegarde de la culture. Chez les Attikameks de Manawan, la langue est remarquablement conservée et les habitants de cette réserve, l'une des trois communautés qui regroupent près de 4500 autochtones, vivent au quotidien selon le calendrier attikamek qui compte six saisons. Cette nation n'en traverse pas moins de sérieux problèmes de société liés à l'introduction brutale au mode de vie nord-américain. «Jadis, nous vivions selon la tradition des peuples nomades, dit Pierre-Paul Niquay, travailleur en santé communautaire de Manawan. Notre quotidien était fait de chasse, de pêche... et de liberté. Aujourd'hui, notre nouvelle vie nous confine dans nos maisons et notre culture traditionnelle recule devant la civilisation blanche et la télévision. C'est pourquoi nous nous tournons vers des hommes qui possèdent encore l'héritage précieux des plantes médicinales ou du travail de l'écorce, dont nous sommes les fiers dépositaires.»

La réserve de Manawan s'enorgueillit en effet d'être une des dernières communautés d'Amérique à posséder la science de la fabrication du canot d'écorce. Le gardien de ce précieux patrimoine vivant est Jean-Louis Newashish. Il a patiemment appris cet art millénaire auprès de son père, qui fut immortalisé par un documentaire célèbre de l'Office national du film. «J'étais tout jeune gamin, mais je me souviens de cette journée où un Blanc avec une caméra est venu pour filmer mon père pendant qu'il construisait un rabaska, un de ces canots fameux pour leur solidité et leur capacité qui servaient à transporter hommes et marchandises sur de longues distances.» L'homme en question était le cinéaste Bernard Guimond et son œuvre, *César et son canot d'écorce*, un documentaire sans parole réalisé lors de son passage chez César Newashish, est considérée aujourd'hui comme un précieux témoignage ethnographique. «Ce n'est que devenu adulte que j'ai réalisé que mon père, simplement en nous faisant travailler avec lui, nous a fait, à mes frères et à moi, le cadeau le plus précieux qu'il pouvait nous offrir: un art, une technique qui représente toute la fierté de notre nation.»

Utilisant comme son père le couteau croche et la foreuse artisanale tradition-



Ce rabaska a été fabriqué par César Newashish en 1985 pour l'exposition universelle de Vancouver. Il fait maintenant partie de l'exposition « Nous, les Premières Nations » au Musée de la civilisation de Québec.

Photo : Jacques Lessard

Ses efforts de sauvegarde du patrimoine culturel ont amené la directrice du Musée des Abénaquis à conjuguer les fonctions d'enquêtrice ethnographique, d'animatrice culturelle, de professeure de danse et de chants, de conservatrice de musée et même de conteuse. Sa façon de transmettre l'héritage culturel est en elle-même un pur produit de la tradition orale. «Presque tout ce que j'enseigne m'a été donné par des aînés de la communauté, entre autres – et surtout – par mon grand-père qui parlait couramment la langue et connaissait tant de choses sur notre peuple qu'il représentait à lui tout seul une mémoire vivante des Abénaquis.»

nelle, Jean-Louis construit des rabaskas sans utiliser de clous, de métal ou quelque matériau manufacturé : que de l'écorce de bouleau imperméabilisée à la résine et à la graisse, du cèdre blanc pour l'armature et, pour les coutures et les liens, de la *watape* (lanière de racines d'épinette). Le résultat donne une splendide et solide embarcation à la texture unique et aux délicates teintes blondes et rousses, décorée de motifs floraux ou animaliers à la symétrie parfaite. « Moi, des canots, je peux en faire et enseigner à en faire, dit Jean-Louis. Le problème, c'est que l'écorce commence à se faire rare avec les coupes à blanc des compagnies forestières. »

À l'occasion du tricentenaire de la Grande Paix de Montréal, les leaders atikameks ont eu l'idée de mettre l'art de Jean-Louis à contribution pour récupérer une dizaine de jeunes de la communauté aux prises avec des difficultés d'adaptation. « Pas méchants, dit Jean-Louis, juste des gamins désœuvrés et tentés par la drogue et la petite délinquance comme il y en a dans nos réserves. En les alignant pendant quatre mois sur le projet de construire un gros rabaska et de le conduire sur la Saint-Maurice vers Montréal, nous leur avons offert une activité valorisante. La transmission de l'héritage entretient la fierté et l'estime de soi. On a grand besoin de ça dans nos communautés. »

L'HISTOIRE AU SERVICE DE L'ESPOIR

Cette fierté et cette confiance en soi qui constituent le talon d'Achille des premiers peuples, trouvent à s'alimenter à même le bagage traditionnel, mais doivent aussi, selon l'anthropologue Serge Bouchard, passer par une réécriture de l'histoire à leur usage. « C'est terrible à dire, soupire l'écrivain et communicateur, mais de très nombreux Amérindiens ont cru les historiens qui en ont fait des sauvages cruels et sanguinaires. Ils ont cru les missionnaires qui leur ont dit qu'ils étaient des peuplades superstitieuses et ignares avant qu'on leur apporte les lumières du christianisme. La vérité, c'est que, avant que les politiciens blancs finissent par les avoir à l'usure, au début du XIX^e siècle, ils ont été des partenaires et des acteurs géopolitiques très importants à la grandeur du continent. Et ça, malgré la préservation de leur langue et de leur culture, ils l'ignorent le plus souvent, parce que la rédaction de l'histoire nationale, c'était jusqu'à récemment une chasse gardée de Blancs. »

Convaincu du pouvoir curateur de la rectification historique bien documentée, Serge Bouchard a conçu et rédigé une conférence à l'intention des groupes désireux d'aller au-delà des clichés sur les Amérindiens « et, au premier chef – c'est le cas de le dire –, à l'usage des Indiens eux-mêmes », précise-t-il. Refusant le contenu à assimilation rapide, il a pondu une trop brève (le mot est de lui) intervention de... 14 heures ! « Ça vous surprend ? demande l'anthropologue. Je vous assure pourtant qu'en 14 heures, on ne fait que survoler le sujet. » Lorsqu'il se rend dans les communautés prononcer sa conférence, Serge Bouchard attire de nombreux auditeurs avides et fascinés. « Et au bout des deux sessions de sept heures, je n'ai pas perdu un Indien en route. Faut dire que les autochtones sont encore plus "gens de parole" que nous. Quand t'es issu d'un peuple qui a vécu de tradition orale pendant 30 siècles, tu as appris à ne pas laisser filer un mot. Le plus émouvant dans tout ça, c'est le bien que ça fait à ces gens. Mes assistances sont très émotives et, bien souvent, ça vire à la thérapie collective. On pleure, on rage, on fait le tour des chagrins et des humiliations, mais on réalise aussi que les rêves de liberté sont permis et qu'il s'en faut de peu qu'on ne vive l'aube d'une reprise en main, de la renaissance des Indiens du Québec. Redonner aux autochtones leur histoire, c'est leur donner l'espoir, en leur mettant en main un outil puissant comme une pelle mécanique pour qu'ils déterrent, redécouvrent leur héritage culturel. »

Le travail historique de Serge Bouchard est également le fait de ceux qui se nomment eux-mêmes, en souriant, les



La cérémonie des premiers pas à Wemotaci en Mauricie. L'enfant est introduit à la communauté et à la vie de chasseur.

Photo : Romy Côté

UNE INVITATION AU PARTAGE

Le meilleur moyen d'entrer en contact avec les cultures autochtones est encore d'assister à l'un des nombreux pow-wow qu'on célèbre chaque année sur tout le territoire québécois. Presque toutes les communautés autochtones organisent à un moment de la belle saison une de ces fêtes de la culture de la souvenance. En quelques jours de danses, de chants et de rituels spirituels, les résidents des réserves font le plein de courage et de fierté et invitent qui le désire à faire partie de la fête. En effet, un pow-wow est par définition un moment de partage et d'amitié. La plupart des pow-wow comprennent des séances de sauna indien ou *sweat lodge*. Cette cérémonie particulière est considérée par tous les Amérindiens comme une cure où l'on soigne le corps et l'esprit. Le séjour dans la tente à suer peut durer des heures alors que l'officiant asperge d'eau des pierres portées au rouge, rendant le *lodge* plongé dans l'obscurité très chaud et très humide. Très souvent, le *sweat lodge* est l'occasion pour le meneur de séance de raconter des légendes qu'on se transmet de génération en génération depuis 2000 ans. C'est à la fois une épreuve et un moment culturel très riche.



Sous la tente, une réunion à caractère traditionnel et spirituel à Mashteuiatsh.
Photo : Louise Bilodeau

« Indiens instruits ». Des enfants de la nation qui, comme Jean-Louis Fontaine, mettent le savoir des grandes écoles blanches au service de leurs frères et sœurs des réserves. Cet Innu de Sept-Îles est à terminer un mémoire de maîtrise sur l'univers religieux de ses ancêtres, les Tshiashilnus, qui sont devenus les Innus (ou Montagnais) de la Côte-Nord et du Labrador. « J'ai vécu dans la forêt la vie des nomades avec ma famille jusqu'à l'âge de 14 ans, témoigne cet étudiant de 40 ans à l'Université Laval. De cette époque bénie dont je garde, comme tout Indien de mon âge, une nostalgie de paradis perdu, j'ai conservé la science de la survie en forêt, la connaissance des plantes et des bêtes, des enseignements pleins de bon sens montagnais sur le respect de la nature et plusieurs légendes traditionnelles. Mais, ironie de l'histoire, ricane Jean-Louis, mes sources les plus riches et les plus fiables restent les récits des missionnaires. En particulier les Jésuites, qui, bien qu'ils constituaient le fer de lance idéologique des envahisseurs européens, se sont en bout de ligne révélés de grands préservateurs de la culture, à cause de leur don d'observateurs objectifs et du soin méticuleux qu'ils mettaient à consigner par écrit les faits et gestes des peuplades rencontrées en mission. » En épluchant feuillet après feuillet les milliers de pages des *Relations des Jésuites*,

Jean-Louis Fontaine a tiré de l'oubli des trésors du patrimoine culturel innu : des légendes oubliées, des personnages-clés de l'histoire « d'avant l'histoire » et une foule d'informations très précieuses sur les codes sociaux et l'organisation communautaire des Montagnais. « Jusqu'à des mythes fondateurs oubliés qui sont ni plus ni moins que la "Genèse" des peuples autochtones, absolument essentiels à la compréhension de notre culture. » Pur universitaire, Jean-Louis Fontaine a la passion du chercheur, mais entrevoit des applications bien pratiques de son travail. « Moi, je collige et je collecte pour redistribuer aux miens. » Jean-Louis Fontaine pense surtout aux jeunes qui sont plongés dans une conjoncture difficile. « Avec un taux de chômage atteignant 60 % de la population active, un nombre de suicides de deux à cinq fois plus élevé que la moyenne nationale, et des maladies comme le diabète et les affections cardiovasculaires en croissance exponentielle, on n'est pas sortis du bois, si tu veux mon avis. Si on veut que ces jeunes aient une vie décente, et deviennent conséquemment des préservateurs naturels de notre langue et de notre patrimoine culturel, nous devons leur offrir les ressources de la connaissance. Ce sera un peu comme si on leur livrait ce conseil qu'un shaman innu donna un jour à un jésuite, lui enjoignant d'aimer ce pays qui est le nôtre : "Si tu l'aimes, tu t'y plairas, si tu t'y plais, tu te réjouiras, si tu te réjouis, tu guériras." »

■
Pierre de Billy est journaliste indépendant.



Pow-wow à Wemotaci, un moment de partage et d'amitié.

Photo : Romy Côté